

Même vision d'un avenir radieux dans *Mille ans après* de V. Nikolski (1926). Le monde du troisième millénaire est plus beau, plus riche et plus fonctionnel que le nôtre, mais il ne présente rien qui n'ait déjà été imaginé un demi-siècle plus tôt, sinon que tout y est plus grand, plus fort, plus rapide. L'auteur se contente d'extrapoler à partir de ce qui existe : machines pesant plus de cent tonnes, puits de mine profonds de deux kilomètres, sans oublier un satellite artificiel tournant autour de la Terre.

A partir des années 30, Staline façonne l'idéologie de ses propres mains : il n'est plus question de rêver l'avenir — en bien ou en mal. Désormais les utopistes n'ont plus le droit d'extrapoler la réalité ou de fantasmer sur la société future : le monde de demain ne peut être que celui d'une confrontation entre le socialisme et l'impérialisme aboutissant à la victoire éclatante et foudroyante des « forces progressistes ».

Un réveil douloureux

Il faudra attendre la mort de Staline en 1953 pour retrouver une certaine liberté d'imagination dont témoigne, avec éclat, *La grande nébuleuse d'Andromède* (1957) d'Ivan Efremov. Même s'il nous est difficile de partager aujourd'hui l'optimisme indéfectible de l'auteur quant à l'avenir de l'humanité, son roman offre, sous une forme utopique, la description sans doute la plus complète d'une société « communiste », quoique le mot ne soit pas dit. En fait, la société qu'il décrit est totalement dépolitisée ou apolitique, car toute forme d'oppression y a disparu.

Mais Efremov défend une idée particulièrement attachante. Plutôt que d'insister banalement sur le bonheur matériel ou la prolongation de l'espérance de vie, comme tant d'autres, il revendique la possibilité, pour chacun, de se réaliser — le droit à l'accomplissement de soi. C'est le seul moyen, à ses yeux, pour que l'homme « morcelé » des temps modernes sorte de la misère existentielle où il se débat.

L'univers qu'il évoque est d'ailleurs beaucoup plus chaleureux que le monde de casernes aseptisées de ses prédécesseurs : on aurait presque envie d'y vivre, même s'il est loin d'être parfait, même si l'on s'étonne de l'indifférence montrée par l'auteur envers l'équilibre écologique. Insouciance que partagent, il est vrai, la majorité des écrivains de science-fiction, pourtant si fiers de leurs dons prophétiques.

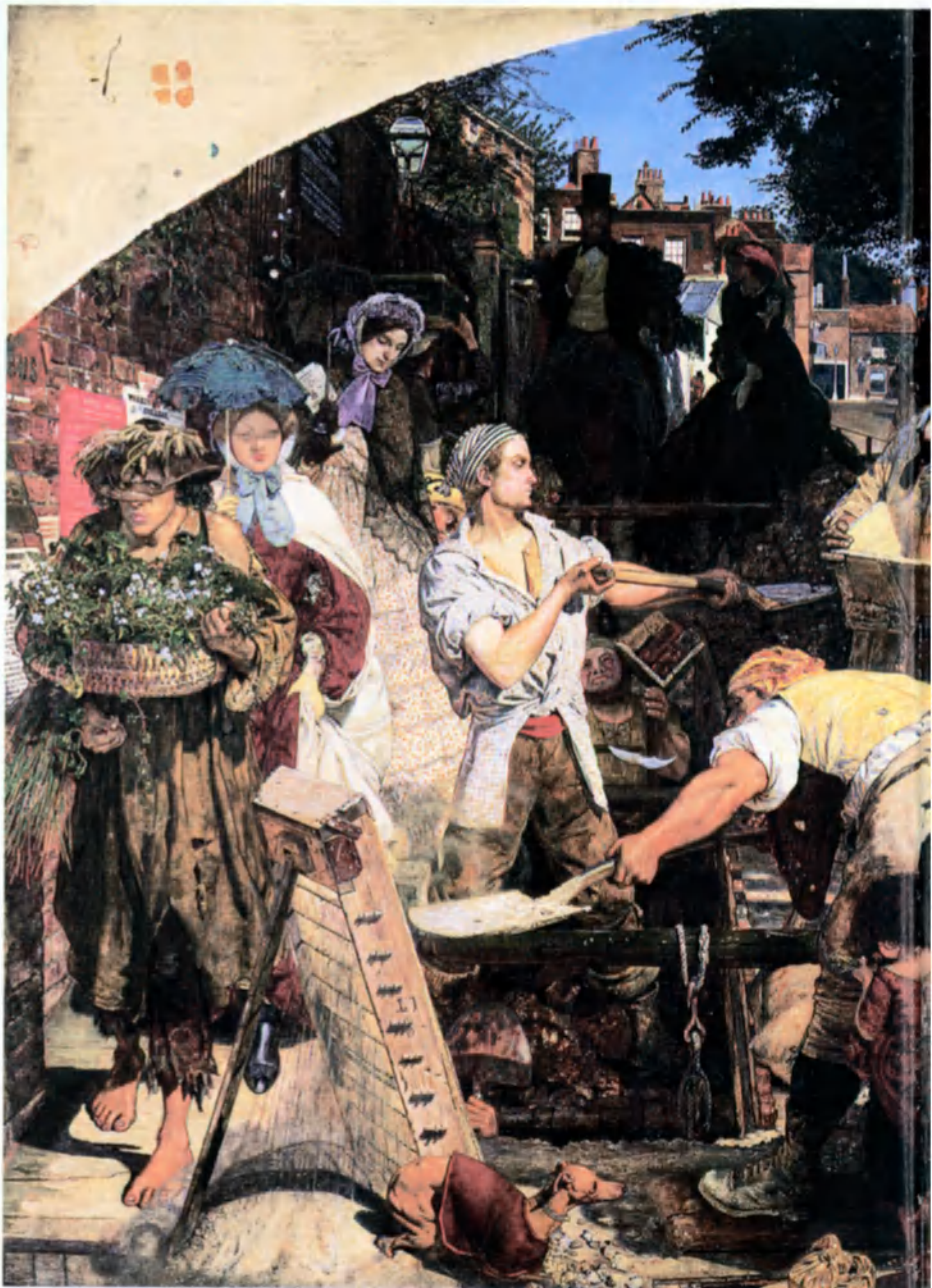
L'utopie d'Efremov est sans doute la dernière à peindre une société idéale baignant dans la paix et l'harmonie. Mais il n'a pas tardé, lui non plus, à perdre ses illusions : son roman d'anticipation *L'heure du taureau*, écrit une dizaine d'années plus tard, est d'une veine beaucoup plus sombre.

Capricieux se révèlent les chemins de l'histoire. Bien plus que certains ne l'ont cru ! Et imprévisible l'avenir. Que les écrivains utopistes se rassurent donc : ils ont encore de nombreux lecteurs en perspective. ■

CITÉS NOUVELLES

UNE des constantes de la cité idéale rêvée par les utopistes est son plan géométrique et symétrique. Dans *Les oiseaux*, Aristophane se moque déjà de cette volonté systématique de Platon et de ses disciples — de tous ceux qui prétendent enfermer dans un cadre rigide l'avenir de leurs semblables.

Cet impératif géométrique s'explique évidemment autant par l'aspect des villes closes et fortifiées de l'Antiquité et du Moyen Age, que par le fait que les utopistes proposent ce que les économistes appellent un « modèle » et les sociologues un « type idéal ». S'il fallait les réaliser, ces projets seraient forcément modifiés en fonction des impératifs du site, des structures existantes et des institutions en place. Mais il faut attendre les penseurs



humanistes de la Renaissance pour que les utopistes commencent à prendre ces contraintes en considération.

Un Alberti, par exemple, le grand architecte et théoricien italien du 15^e siècle, n'a jamais cherché à dessiner une cité idéale (même si on lui doit un projet de forteresse idéale pour un tyran, dont les ouvrages de défense sont tournés à la fois vers l'intérieur et l'extérieur). Il suffisait, selon lui, d'énoncer des principes qui puissent s'adapter à tous les sites et à toutes les exigences des citoyens.

A partir de la Renaissance, les Européens commencent à parcourir le monde, voyages qui préludent aux grandes entreprises de conquête et d'exploitation. Ils en ramènent des récits qui influencent directement certains utopistes. Le



Ci-contre, *Le travail* (1862-1865), œuvre du peintre anglais Ford Madox Brown (1821-1893).
Ci-dessus, une représentation du phalanstère (19^e siècle), la communauté de production imaginée par le théoricien socialiste français Charles Fourier, qui s'inspire d'une image utopique datant de la Renaissance.



héros de l'*Utopia* de Thomas More est un marin portugais, Raphael Hythlodaye, membre de l'expédition d'Amerigo Vespucci.

Rédigé en latin, l'ouvrage de More se présente sous la forme d'une conversation entre Hythlodaye, l'auteur et son ami flamand, Peter Gilles, qui se déroule dans le jardin d'une maison d'Anvers. Hythlodaye affirme qu'on est plus heureux dans l'île d'Utopie, où l'on possède tout en commun, qu'en Angleterre.

Pour appuyer ses dires, Hythlodaye décrit la société d'Utopie. On y apporte un soin tout particulier à l'architecture et au plan des villes : « Les bâtiments sont bons, et si semblables qu'une rangée de maisons semble ne faire qu'une seule maison. Les rues ont près de sept mètres de large (...) chaque maison est dotée d'un jardin, avec une porte donnant sur la rue et l'autre sur le jardin (...) Comme la propriété n'existe pas, chacun entre chez l'un, chez l'autre, et en ressort comme il veut. Les maisons sont redistribuées au moins une fois toutes les dix ans, par tirage au sort. »

Les habitants de cette cité idéale sont tous experts en agriculture. On l'enseigne à l'école, on organise des excursions à la campagne. Tout le monde aide à la moisson. Quand la population d'une ville s'accroît, on ne bâtit pas les espaces verts, mais on envoie la population excédentaire dans « une ville moins peuplée », ou « l'on en crée une nouvelle à proximité, là où il existe beaucoup de terres en friche et inoccupées ».

Au 18^e siècle, les utopistes des Lumières recourent souvent à la fiction du voyage dans des régions inconnues pour critiquer à mots couverts

la réalité familière de l'Europe. Bien avant la « découverte » officielle de l'Australie, le Français Gabriel de Foigny publiait son livre *La Terre australe connue* (1676) où apparaît pour la première fois le principe d'une société sans gouvernement. A la suite de l'expédition de Bougainville aux îles d'Océanie vers 1760, Diderot rédige son savoureux *Supplément au voyage de Bougainville*. Dans ce dialogue imaginaire, publié posthument, après la Révolution, un vieillard tahitien décrit l'opulence et la liberté de son île avant l'arrivée des Européens, tandis qu'un marin français évoque la détresse des pauvres dans la France pré-révolutionnaire.

Les paradis industriels

Le 19^e siècle a tout transformé, y compris l'utopie. La vapeur, le fer et l'acier, le rail, les manufactures et l'explosion urbaine, ces bouleversements amènent les utopistes à prédire un avenir de progrès industriel sans fin. Dès 1816, le philosophe et économiste Saint-Simon imagine une France transformée en véritable ruche industrielle. Un demi-siècle plus tard, Lord Lytton décrit dans *La race à venir ou la nouvelle Utopie* (1870), un monde de machines et de robots mus par une énergie jusqu'alors inconnue, qu'il appelle *vril*. Autre ouvrage à succès, dû à l'Américain Edward Bellamy, *Cent ans après* (1888) conte les aventures d'un homme du 19^e siècle qui sort d'un sommeil léthargique en l'an 2000. Ses hôtes lui expliquent ce qui s'est passé pendant tout ce temps :

« On a enfin compris toute l'importance du mouvement qui conduisait à concentrer le capital et à créer des monopoles, tendance qui a rencontré si longtemps une résistance aussi vaine que désespérée. On y a vu enfin l'amorce d'un processus dont l'aboutissement logique débouchait sur un âge d'or de l'humanité (...) L'Etat devenant

l'unique employeur, tous les citoyens sont devenus, de droit, ses employés et ont été répartis dans leurs tâches en fonction des besoins de l'industrie ... »

Au 20^e siècle, toute une littérature « anti-utopique » — de Wells à Orwell en passant par Zamiatine — dénoncera, sous la forme de romans d'anticipation féroces, les dures réalités de la société industrielle.

Une vie plus douce

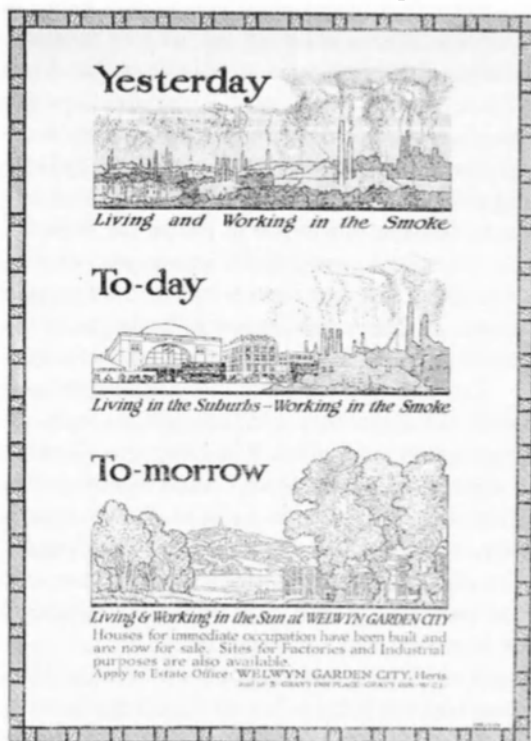
Mais, parallèlement, on voit apparaître, dès la fin du siècle dernier, un courant tout autre de la pensée utopique, tourné vers ce que l'on appellerait aujourd'hui une société post-industrielle, humaine et respectueuse de l'environnement.

Le poète et décorateur anglais William Morris avait été tellement choqué par la vision de Bellamy d'un monde transformé en une usine gigantesque, qu'il décida d'écrire à son tour l'histoire de l'avenir dont il rêvait. Le héros de ses *Nouvelles de nulle part* s'éveille, comme celui de Bellamy, d'un long sommeil, dans une Angleterre d'où l'on a banni non seulement les usines, mais aussi l'argent et le gouvernement. Dans cette nation d'artisans amoureux du beau travail, l'idéal des loisirs est de partir en barque le long des rivières pour aider à la moisson. « Les immensités boueuses qui abritaient les manufactures » ont disparu, et l'environnement humain a été transformé parce que l'optique du travail a changé.

Comme l'expliquent à Morris les citoyens du monde futur : « Nos produits, nous les fabriquons parce qu'ils correspondent à un besoin ; chacun travaille pour son voisin comme si c'était pour lui-même, et non pour un marché lointain dont ils ne savent rien et sur lequel ils n'ont aucune prise (...) Tout ce qui se fabrique est de première utilité, donc, pas de produits de qualité inférieure. Et comme nous connaissons nos besoins, nous ne produisons rien en excédent. N'étant pas poussés par le désir de produire un monceau de choses inutiles, nous disposons d'assez de temps et de moyens pour chercher à nous faire plaisir en les fabriquant. Tout ce qui serait pénible à faire à la main est confié à des machines ultra-perfectionnées. Mais on ne confie jamais les travaux agréables aux machines... »

Deux contemporains de Morris se sont également intéressés de près aux problèmes concrets de la production et de la décentralisation, face aux villes tentaculaires. Dans *La ferme, l'atelier et l'usine* (1899), le géographe russe et théoricien de l'anarchie Pierre Kropotkine propose de conjuguer travail en usine et travaux des champs, activités manuelles et tâches intellectuelles, professions urbaines et métiers ruraux.

Opposant la très forte productivité des petits ateliers et de l'horticulture au gigantisme stérile de la grosse industrie et des grands domaines agricoles, il préconise pour l'avenir le démantèlement de ces ensembles en unités plus petites. A un siècle de distance, l'importance de ce livre réside dans



Affiche publicitaire pour la cité-jardin de Welwyn fondée en Angleterre (Hertfordshire) par Ebenezer Howard. Elle oppose la ville industrielle moderne à la cité nouvelle. De haut en bas : « Hier : on vivait et on travaillait dans la fumée. Aujourd'hui : on vit dans les faubourgs, on travaille dans la fumée. Demain : venez vivre et travailler au soleil à Welwyn Garden City. »



Dinocrates (mort vers 278 avant J.-C.) est surtout connu comme l'architecte de la ville d'Alexandrie d'Égypte. Cette gravure anglaise évoque un de ses projets : transformer le mont Athos de Chalcédoine en une statue colossale d'Alexandre le Grand qui aurait tenu dans une main une ville et dans l'autre une coupe à partir de laquelle l'eau se jetterait dans la mer.

sa prise de position en faveur d'une « nouvelle économie des énergies nécessaires pour satisfaire les besoins de l'humanité, besoins qui vont croissant alors que les ressources énergétiques ne sont pas illimitées ».

Autre utopiste contemporain et compatriote de Morris, Ebenezer Howard pose une question simple : comment résoudre les problèmes des métropoles surpeuplées, avec leur cortège de misères, et enrayer en même temps l'exode des campagnes désertées par les jeunes parce qu'elles ne leur offrent pas de débouchés ?

Sa réponse tient en une formule : la cité-jardin. Dans *Les cités-jardins de l'avenir* (1898), il préconise de créer un réseau de villes moyennes offrant aux travailleurs des logements et des emplois à la fois industriels et agricoles. Entourées d'une ceinture verte et reliées par des transports publics, elles forment une seule « socio-cité ».

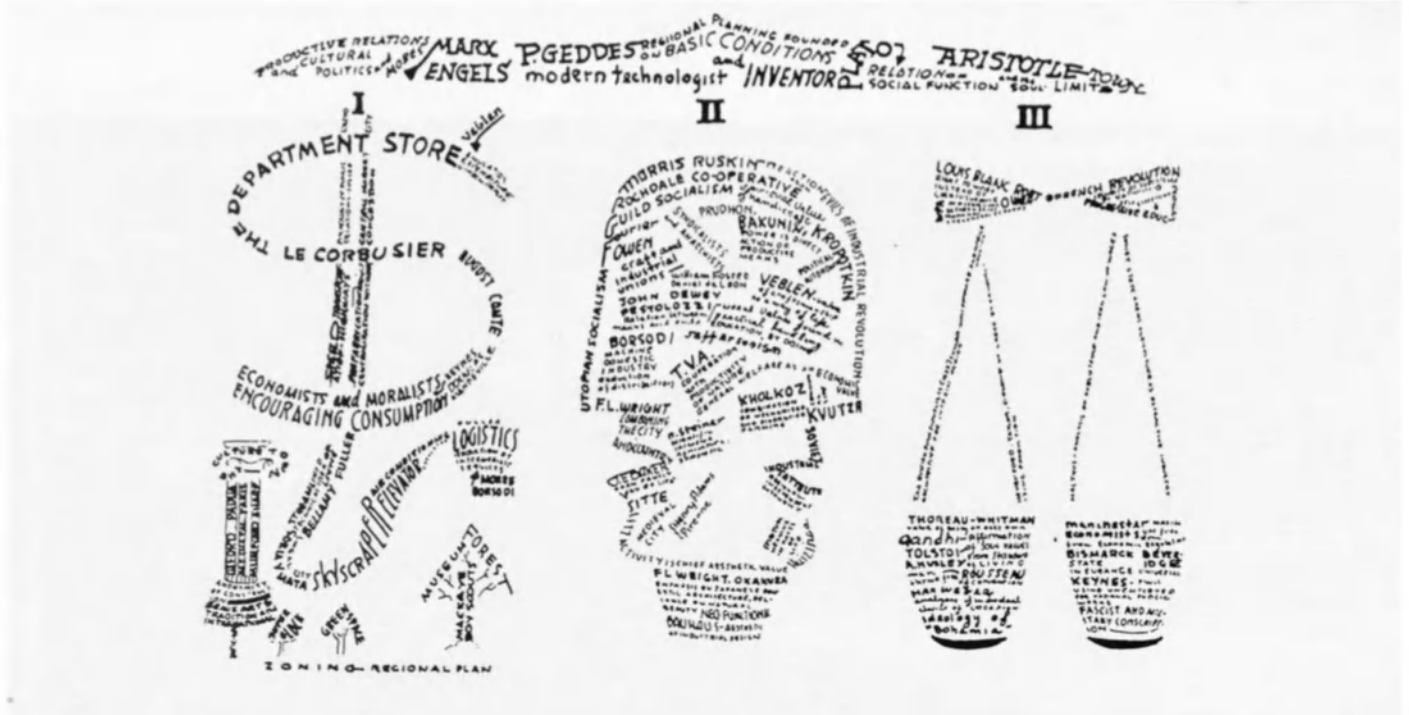
Les idées de Howard ont exercé une grande influence sur les théories de l'urbanisme et de l'aménagement du territoire. Lui-même fonda les deux premières cités-jardins du Royaume-Uni à Letchworth et Welwyn Garden City. Le gouvernement britannique appliquera ses principes, après la Seconde Guerre mondiale, dans son programme de villes nouvelles.

L'écologie utopique

Quel fossé entre la pensée des utopistes à succès des années 1890 et la prise de conscience des problèmes d'environnement de ces dernières années ! Nous savons désormais que les ressources de notre planète ne sont pas infinies et que nous les dilapidons à un rythme terrifiant. Or, les utopistes se sont rarement penchés sur l'avenir dans une perspective écologique.

Deux exceptions notables : dans *Les dépossédés* (1974) d'Ursula Le Guin, l'habitant d'une planète où l'idéologie fraternelle de Kropotkine a permis de créer une société équilibrée au sein d'un environnement hostile, arrive dans un autre monde, dont la seule règle est celle de la consommation effrénée. Et un autre écrivain américain, Ernest Callenbach, passe en revue, dans *Ecotopia* (1975), tous les problèmes que doit affronter une société qui a décidé soudain d'appliquer intégralement le programme des écologistes.

Un autre ouvrage américain, plus ancien, présente un très grand intérêt pour tous ceux qui s'intéressent aux rapports entre l'architecture, l'utopie et l'écologie. Intitulé *Communitas : moyens d'existence et modes de vie* et publié en 1947, il a pour auteurs deux frères, Paul et Percival



Goodman, l'un poète et l'autre architecte, qui l'ont écrit pendant la guerre.

Rédigé dans un esprit à la fois modeste et contestataire, il aurait pu n'être qu'une des innombrables contributions internationales, vite oubliées, à la réflexion mondiale sur l'effort de reconstruction pendant l'après-guerre. Si cet ouvrage sur l'art de bâtir les villes captive encore aujourd'hui, c'est, comme l'a bien vu le philosophe Lewis Mumford, qu'il est sans doute le seul à « considérer les valeurs et les objectifs d'ordre moral et politique qui devraient commander tout effort de planification dans ce domaine ».

Pour les frères Goodman, le plan d'une ville n'est pas un simple assemblage de rues et de maisons, c'est l'enveloppe extérieure, le corps même de l'activité humaine : « Les plans urbains obéissent à des conceptions diverses : damier, étoile rayonnante, enchevêtrement serpentin, cités-satellites ou concentrations géantes. L'important, c'est ce qui s'y passe, c'est la manière dont le plan influence cette activité pour finir par la transformer, c'est la manière dont cette activité use et abuse du site à ses seules fins et valeurs. »

Les auteurs de *Communitas* étudient les trois principales formules d'urbanisme élaborées au cours des cent dernières années. Ils distinguent le plan avec ceinture verte, le plan industriel et le plan intégré. Le premier leur apparaît comme une réaction à la laideur et aux nuisances de l'industrialisation, une tentative de retrouver les valeurs de l'ère pré-industrielle ou, en tout cas, de concilier industrie et conditions de vie décentes. S'agissant des villes industrielles, ils analysent de façon passionnante certains projets d'urbanisme utopique élaborés dans les années 20 en Union soviétique, et les solutions technologiques adaptées à une économie avancée qu'imagina l'ingénieur américain Buckminster Fuller. Sa maison « Dymaxion », conçue vers 1929-1932, était une unité d'habitation autonome fabriquée en série, qui exigeait un minimum d'infrastructure et de services, mais supposait l'existence d'un complexe industriel à proximité.

CI-dessus,
Bibliographie pour trois modes
de vie actuels, dessin de Paul
et Percival Goodman :

- I. La consommation efficace ;
- II. La suppression de la différence entre production et consommation ;
- III. Maximum de sécurité, minimum de règles.

Enfin, ils examinent les projets d'urbanisme prétendant intégrer la ville à la campagne, comme le projet utopique de Frank Lloyd Wright baptisé Broadacre city, où la population, dispersée dans la zone rurale, pratique une micro-agriculture étayée par une industrie vaguement décentralisée. Quelques années plus tard, un autre Américain, Ralph Borsodi, sera plus convaincant : en supprimant les frais de transport et de commercialisation ainsi que les intermédiaires, on pourrait produire de manière plus économique au moins les deux tiers des biens et instruments nécessaires à la vie domestique, que l'on fabriquerait chez soi avec un outillage électrique.

Les frères Goodman n'en gardent pas moins la tête froide, et ils ont l'honnêteté d'insister sur le fait qu'il n'y a pas deux personnes qui rêvent d'une même utopie. N'ignorant pas que le paradis des uns devient facilement l'enfer des autres, ils proposent, en conclusion, trois formules différentes de collectivité idéale.

La « Cité de la consommation efficace », ne diffère guère de la plupart des villes européennes et américaines d'aujourd'hui. La « Nouvelle commune » semble une version idéalisée de la micro-économie artisanale qui fonctionne actuellement en Italie dans la région d'Emilie-Romagne.

Mais la dernière, baptisée « Maximum de sécurité, minimum de règles », propose une économie à deux étages. Chacun est tenu d'apporter une contribution minimale (comme le service militaire) à l'économie de base, en travaillant sur les machines qui fabriquent les aliments, les vêtements et les logements distribués gratuitement à tous. Le reste du temps est consacré à l'économie de luxe, chacun y choisissant une activité à son goût. Divers besoins, comme la médecine et le transport, seraient assurés par un accord financier entre l'économie de subsistance et l'économie secondaire. Cette solution ne mérite-t-elle pas réflexion, à l'heure où de nombreux hommes politiques se demandent comment concilier les avantages de l'Etat-providence avec les exigences de l'économie de marché ?

COLIN WARD,
écrivain britannique, a publié plusieurs ouvrages sur certains aspects originaux du rapport de l'homme avec l'environnement, notamment *The Child in the City* (1978, L'enfant dans la ville), *Arcadia for All* (1984, L'Arcadie pour tous) et *Welcome, Thinner City* (1989, Salut, ville plus maigre !).